

ENTRETIEN DOMAINE ÉTRANGER

Avec *Le Cœur par effraction*, ample roman sur le bien et le mal, l'Écossais James Meek dit avoir essayé de faire Tolstoï « son maître, son Virgile ». Rencontre.

Humaines faiblesses

James Meek livre ici une brillante analyse de mœurs. Turpitudes, ambitions, désirs, amours, trahisons : une impressionnante galerie de personnages sert sa déclinaison des sentiments humains, au travers d'un prisme moral parfois ambigu. Un roman fleuve impossible à résumer, tant les fils qu'agite Meek sont nombreux, intriqués, qui tient du thriller autant que du conte moral, de l'intuitique et presque, à sa manière, du victorien. Ce *Cœur par effraction* confirme son talent pour les grandes sagas.

Comment décririez-vous *Le Cœur par effraction* ?

L'histoire se structure autour de trois actes déterminants : un acte d'héroïsme ; un de trahison ; un troisième d'héroïsme et de trahison. À l'origine, j'avais cette interrogation : pourquoi les familles croyantes semblent-elles avoir plus d'enfants que les familles non croyantes ? J'ai imaginé quelqu'un pour qui cette question ne serait pas seulement une interrogation futile mais tournerait à l'obsession. Je me suis demandé quel genre de personnage ce pourrait être. Un scientifique sans doute, un homme, profondément égotiste, qui ferait un lien direct, personnel, entre l'évolution de l'espèce humaine et le fait d'avoir ses propres enfants. Immédiatement, cette figure m'a conduit à un second personnage : la femme vivant avec ce scientifique. Une autre scientifique peut-être. Et si lui s'avérait pour des raisons médicales incapable d'avoir des enfants ? Comment déciderait-elle des choix à faire ? Peut-être aurait-elle des repères liés à son histoire personnelle pour décider de ce qui est bien ou mal : un père mort en héros, une mère incapable d'accepter l'idée de sa propre mort, un frère superficiel et déloyal... Voilà comment un personnage devient deux, comment une simple idée engendre un roman.

Vos précédents romans se déroulaient à l'étranger ; ici, vous revenez au Royaume-Uni. Pourquoi ?

Il est extrêmement difficile pour un romancier d'écrire sur son propre pays pour des gens vivant dans ce pays. Rares sont les Anglais qui connaissent quelque chose à la vie en Russie au début du XX^e siècle, à celle des campagnes afghanes en 2001. Par contre, tout le monde se veut expert de son propre pays. Le romancier se trouve donc face à un défi énorme, et s'il réussit, c'est infiniment gratifiant. Car peu importe la qualité de votre roman ; s'il se dé-



Marzena Pysgraly

roule dans une contrée lointaine, l'auteur aura toujours cette crainte au fond de lui que l'exotisme du lieu ait pu compenser les faiblesses de l'écriture. J'ai progressé lentement, au fil de mes trois derniers romans. *Un acte d'amour*, tout entier en Sibérie ; *Nous commençons notre descente*, un tiers en Afghanistan, un tiers en Angleterre, un tiers aux États-Unis. *Le Cœur par effraction* se déroule presque entièrement en Angleterre. Mais dans l'idéal, le choix des lieux ne devrait avoir aucun impact sur un roman.

Vous êtes né à Londres, vous avez grandi en Écosse, vécu en Russie, en Ukraine... Vous vous sentez appartenir à un lieu spécifique ?

J'ai également des origines juives, je suis fils d'une anglaise épiscopaliennne et d'un père britannique des Indes tardivement converti au catholicisme, un Écossais à l'accent anglais... Je suis déraciné. J'imagine que je souffre d'un sentiment chronique de déplacement. Je suis comme un « juif conceptuel », dans un monde où en dépit d'une liberté de mouvement sans précédents, il n'a jamais été aussi important d'appartenir à une communauté : on vient d'un même endroit, on est originaire d'une même culture. Les résidents éphémères sont regardés souvent avec suspicion. Nous sommes disséminés à travers les grandes villes du globe. Nous n'avons pas de clubs, pas de magasins dédiés, pas de cuisine. Nous n'avons pas d'Israël, et je commence à soupçonner que nous puissions ne pas avoir non plus d'Amérique.

Au cœur du roman, vous menez une réflexion sur la morale...

Il y a deux manières de considérer la morale. La première consiste en un examen se voulant objectif du bien et du mal, les deux existants dans l'univers. Cette vision généralement implique déité et correspond au fonctionnement des religions. Au-delà, elle s'incarne dans nos sociétés en suivant les voies de la tra-

dition, des coutumes. La seconde consiste en un équilibre à trouver entre ce qui se passe dans votre tête et l'influence de vos hormones pour guider votre jugement chaque fois que vous faites quelque chose susceptible d'affecter quelqu'un. Dans cette acception du terme, tous les récits de fiction sont des contes moraux, et peu importe alors quels bouleversements politiques, sexuels, religieux ou autre une société peut expérimenter : il y aura toujours un arrière-plan moral. Dans *Le Cœur par effraction*, Rebecca en est tout particulièrement consciente : tout le monde est tenu par un cadre moral. Reste la question : sur quoi le fonder dans une société post-chrétienne ?

Justement, quel guide moral en dehors du religieux ?

Au début des années 70, dans *Le Hasard et la Nécessité*, le Nobel Jacques Monod était en mesure de faire face à la froideur, la désolation d'un monde non religieux, ce que l'actuelle génération athée d'Anglo-Saxons échoue à faire. Certaines de ses réflexions tendent vers une direction eugénique particulièrement déplaisante, mais je trouve intéressante la manière dont il réunit les réflexions abstraites de Camus sur l'absurdité de l'existence et la génétique. Je ne suis pas croyant. Je suis athée. Et j'assume comme part intégrante de mon athéisme cette question difficile et juste que les croyants nous posent : s'il n'existe pas de Dieu, comment décide-t-on de notre conduite ? Où réside l'origine de nos choix ? Pas dans un manuel éthique, c'est certain.

Vous êtes athée, mais le roman outre la morale traite de la foi, dans la science notamment. Vous-même, en quoi croyez-vous ?

Je suis un athée chrétien ; pas un bon. Si on retire du christianisme Dieu, l'Église, le Paradis et les miracles, il reste l'histoire d'un homme bon. Le seul problème avec l'histoire de Jésus, c'est qu'elle exclut toute sexualité. Je suis assez sérieux en disant ça. Sont traitées les questions de propriété, de violence, de sacrifice, mais tout le côté hormonal de notre nature est nié, oublié. Jésus ne tombe pas amoureux, ne se marie pas, n'a pas d'enfants. C'est un problème. En même temps, si on retire au christianisme Dieu, l'Église, le Paradis et les miracles, on ouvre simplement la porte à des millions d'autres histoires de gens de toutes sortes...

Le personnage de Val Oatman est basé sur la figure d'un magnat de la presse tabloïde qui s'érige maître-chanteur à la tête de sa Fondation Morale...

Le pouvoir de cette presse est intimement lié à l'appétit du public pour le scandale, le sang, le sexe, la chute des puissants. Parfois, les tabloïds font de bonnes choses en exposant l'hypocrisie des grands de ce monde. Mais ce n'est jamais simple. C'est une question à laquelle j'ai beaucoup réfléchi, qui m'intrigue encore : si on rompt une promesse faite à quelqu'un, le fait de dévoiler à tout le monde change-t-il fondamentalement la nature de la trahison ? Secret ou public, l'acte reste le même. L'idée d'une externalisation de la conscience me fascine. Certains films traitent particulièrement bien du sujet – je pense à *Caché*, de Michael Haneke : le harcèlement révèle la culpabilité du personnage principal ; à *La Vie des autres* de Donnersmarck, où la Stasi agent de tyrannie politique acquiert un rôle presque métaphysique en utilisant les vies privées des personnages comme moyen de les condamner. Je voulais avec cette Fondation Morale créer une entité crédible qui fonctionne comme la Stasi et devienne substitut punitif à Dieu.

Un autre personnage, Ritchie, n'est pas sans rappeler le présentateur de la BBC, Jimmy Savile.

Le roman était quasi terminé avant que le scandale Savile n'éclate. Aussi odieux soit-il, Ritchie est un personnage moins ignoble que

Savile. Mais j'ai dit du roman qu'il traitait du 11^e Commandement « Ne te fais jamais prendre », et j'ai découvert récemment dans une autobiographie de Savile qui datait des années 70 qu'il se référait lui aussi à ce même mythique commandement...

Bec reste le personnage le plus complexe du roman...

Je voulais à l'origine faire de Bec une femme de pouvoir. Mais pendant que j'essayais de faire le portrait de cette femme, dont la réussite passait avant tout par le travail, je suis entré en lutte contre les traditions inhérentes au roman lui-même. J'en suis venu à penser qu'il y a une dimension quasi aristocratique dans la tradition du roman qui le marque y compris dans les écrits les plus contemporains. Les hommes chassent, combattent, jouent, quand les femmes ont des vies d'amour et de loisirs. Le personnage de Bec est construit sur les paradoxes d'une femme qui idéalise le sacrifice de son père tout en héritant son intransigeance ; d'une femme qui tente de sauver les vies de millions d'enfants quand elle est elle-même consumée par l'apparente impossibilité d'en avoir un.

C'est Alex, votre scientifique égotiste, qui veut un enfant comme pour se reconnecter au temps. Quel regard portez-vous sur ce temps qui passe ?

Le temps est le matériau brut au cœur de tout roman. La maîtrise de l'appréhension du temps est un savoir-faire essentiel au romancier. Comprendre la différence entre consécutif et contingent, apprendre comment passer du temps mesuré en secondes au temps mesuré en années... Le temps fait le récit. Mal appréhendé, il laisse les plus extraordinaires personnages d'un romancier traîner lentement dans leur salon, s'ennuyant les uns et les autres de conversations ineptes. Le monde se transforme en une succession de paysages sans vie, sans profondeur. Pour Alex, le temps, c'est la vie qui s'écoule et la source de ce flux, c'est le moment où la vie apparaît sur Terre. S'il ne peut pas créer une vie sortie qui grandisse hors de lui, il ne fait plus lui-même partie de ce flux, il devient lieu d'eaux dormantes. Cette pensée lui est tout bonnement insupportable.

Vous-même, vous n'avez pas d'enfant ; quel regard portez-vous sur la paternité, l'autre grand sujet du roman ?

Je ne suis pas père. J'aimerais le devenir, même si je m'y prends sans doute un peu tard. Quand je revois mon père aider ma mère à nous élever, moi et mes frères et sœurs, ce qui me frappe surtout c'est la fragilité, l'évanescence, l'incertitude qui dominent l'éducation d'un enfant. Vous voulez qu'il soit heureux, mais est-ce que le Bonheur suffit ? Combien de fois mon père a-t-il construit des ponts pour nous aider à traverser, pour finalement nous voir les contourner ou les franchir d'un bond. On voit la difficulté qu'il y a à essayer de guider, encourager et retenir tout en même temps une créature dont l'autonomie s'accroît de minute en minute. Je connais ces instants de paternité qui font l'expérience des hommes sans enfants. Il y a quelques semaines, je randonnais dans le Dorset. À la fin de la journée, dans le jardin d'une guesthouse, le fils de la propriétaire est venu me voir pour parler, me raconter tout ce qu'il savait faire. Je crois que son père était parti. Il y a ces moments où les hommes sans enfants rencontrent les enfants sans pères, et il n'y a alors qu'à espérer faire les choses correctement. Il suffit parfois d'écouter. C'est ce que dit un des personnages d'*Un acte d'amour*, dans une situation assez similaire à celle-ci. Si vous ne pouvez être père, vous pouvez parfois, le temps d'une heure, être un père.

Propos recueillis par Julie Coutu

LE CŒUR PAR EFFRACTION DE JAMES MEEK Traduit de l'anglais par David Fauquemberg, [Métailié](#) 528 pages, 21 €